

"La servante" de Marguerite Burnat-Provins ou "Le Livre sans toi"

Autor(en): **Dubuis, Catherine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **23 (1993)**

PDF erstellt am: **25.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-261764>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA SERVANTE
DE MARGUERITE BURNAT-PROVINS

ou

«Le Livre sans toi»

Née à Arras en 1872, Marguerite Burnat-Provins part à dix-neuf ans pour Paris, où elle poursuit des études de dessin, de peinture, d'histoire de l'art. Elle se marie en 1896 avec un architecte de Vevey, Adolphe Burnat, mariage de raison qui va très vite tourner à l'échec. La vie au bord du Léman, dans une petite ville bourgeoise et somnolente, ne tarde pas à faire périr d'ennui l'ardente jeune femme¹. Devenue l'amie (certains disent la maîtresse) du peintre Ernest Biéler, elle découvre le Valais en 1898 et se prend d'amour pour Savièse.

Ce pays l'inspire; tout en continuant à peindre, elle se met à écrire². Elle se lie à d'autres artistes qui forment autour de Biéler ce que l'on appelle l'Ecole de Savièse. Sa présence — une femme mariée sans son époux — et son mode de vie — elle partage la maison de Biéler; on prétend même qu'elle se baigne nue dans la fontaine — suscitent rapidement des commentaires acides et des réactions indignées. Vevey était protestant puritain, le Valais est catholique noir... Le scandale éclate quand, en été 1906, Marguerite Burnat-Provins séduit un jeune ingénieur, issu d'une des meilleures familles de Sion. Chassée de Savièse, elle doit s'éloigner avec Paul de Kalbermatten, qu'elle épouse en 1910, après avoir divorcé d'Adolphe Burnat.

Le séjour valaisan est une période extraordinairement féconde sur le plan littéraire. Mais c'est surtout *Le Livre pour toi*, à coup sûr son meilleur livre, qui la fait connaître, en France notamment. Ecrits pour Paul, ces poèmes en prose exaltent la passion et le corps de l'amant. En 1906, un tel accent de la part d'une femme n'est pas chose commune. On l'a rapprochée de Sappho, de Louÿs (*Les Chansons de Bilitis*), de Renée Vivien. Ce qui m'importe, c'est qu'au «scandale» de la vie s'ajoute le «scandale» de l'écriture; après l'affirmation

d'un choix sur le plan du vécu, la volonté de dire hautement ce vécu et d'exister sur le plan de la création:

Je t'aime.

Personne ne m'a appris ce mot. Je l'ai senti venir des profondeurs de ma chair, monter de mon sang à mes lèvres et s'envoler vers ta jeunesse et la force féconde qui est en toi³.

Revendication véhémente de l'autonomie du langage de la passion, né du corps même, comme inventé à neuf à chaque profération, *Le Livre pour toi* est la violente affirmation de l'orgueil d'être et d'être aimée, orgueil dont l'acte d'écrire est indissociable.

1909. Trois ans ont passé depuis la rencontre, depuis «l'heure éblouissante». Marguerite Burnat-Provins a suivi Paul de Kalbermatten dans ses déplacements professionnels, tout en continuant à écrire. En mai de cette année, ils louent une maison dans un minuscule village du Val Poschiavo. Elle va y séjourner jusqu'en novembre; elle occupe ces quelques mois à écrire un nouveau livre, *La Servante*. C'est ce livre qui m'intéresse ici. Comment, pourquoi, après l'exaltation flamboyante du moi dont témoigne *Le Livre pour toi*, cette femme peintre et écrivain, en pleine possession de son talent, qui est certain, écrit-elle *La Servante*?

Fidèle à sa forme poétique de prédilection, Marguerite Burnat-Provins compose *La Servante* en cinquante courts chapitres comportant chacun un titre. Cinquante poèmes en prose, qui content son vécu quotidien; on retrouve ici la tonalité familière à cette écrivaine, proche de la confidence autobiographique. De mai à novembre, du premier poème intitulé «La Servante» au dernier, «Adieu», en passant par «Matin», «L'Heure», «Ce soir», «Au bord du lac», «Le Pauvre Été», etc., nous l'accompagnons dans l'évocation de ses journées, de ce qui les remplit, du paysage environnant, du cycle des saisons. Plusieurs de ces poèmes sont aussi consacrés à des objets familiers («La Lampe», «Le Petit Banc») ou à des animaux («Le Rat», «L'Aigle», «L'Œil du Coq»); l'un d'entre eux est même intitulé «Les Légumes» et fait entendre un registre que nous aurons l'occasion de retrouver chez Marguerite Burnat-Provins, celui du pamphlet⁴:

Les petits gribouillons jeunets, les criticaillons qui ne voient pas plus loin que leur papier taché, font grincer leur plume en écrivant ce mot : légume. Ah ! le mot vulgaire, un peu ridicule, rampant dans la poussière et l'humidité, mot si dépourvu d'élégance et *d'intellectualité*. Peut-on parler de ces choses mal odorantes et mouillées, froides, alourdies de terre, qu'on aperçoit en tas sur le carreau des Halles une fois qu'on y va par pose à quatre heures du matin⁵.

Mais la tonalité générale du volume est tout autre. Pour l'introduire, on me permettra de citer l'entier du premier texte, celui qui ouvre le recueil et qui constitue en quelque sorte l'exposé des intentions de l'auteur :

LA SERVANTE

J'inscris avec fierté ce nom qui est le mien au fronton d'un poème.

Selon l'éternel vœu de la nature, je suis ton allègre Servante et je t'adore en toute simplicité. Soigneusement, j'ai purifié la pierre de mon seuil pour y déposer mon âme et mon cœur, ces deux présents de bienvenue; c'est là tout ce que je possède.

Je ne te dirai pas : « Mon cœur est grand comme le monde. » Non. C'est une braise dans la cendre, étends tes deux mains et prends sa chaleur.

Je ne te dirai pas : « Mon âme est un souffle puissant, capable d'embraser les espaces. » Mais, que tu sentes doucement, sur ton âme posé, cet humble papillon aux ailes pleines de soleil, c'est là tout mon souhait.

Je suis petite et tu es grand. Je suis faible, tu es fort. Lorsque je n'aperçois rien au delà du mur d'un enclos, tu me dis : « Je vois la campagne. » Regarde et tu me raconteras.

Tes jarrets nerveux te portent sur les routes. Moi, je reste ici, tranquille et laborieuse, attendant ton retour. Alors, tu me fais connaître ce qui se passe au dehors.

Mais, tes yeux tendres me questionnent :

« Après avoir délaissé tes amis et les villes, toi qui connus l'indépendance, pourquoi devenir esclave et te cloîtrer dans ce logis ? »

Parce qu'il ne faut pas mentir. Trop de poètes sont des menteurs, c'est pourquoi, loin de leurs cénacles, près de la vraie poésie, saine, ingénue et bonne à regarder en plein visage, je veux établir ma retraite dans la sincérité des champs.

Craignons la folie contagieuse des illusionnés à l'affût de mirages sans cesse reculés. Qu'ils se noient dans l'eau trouble de leurs divagations ou s'épuisent à poursuivre jusque dans les nuées celle qui ne s'enfuit jamais. Assise à son rouet, dans la maison, elle sourit de leur essoufflement.

Au fond des brumes de rêverie, des femmes courent, affolées, hennissantes. Prêtresses au véhément délire, dont les dieux ne sont que des mots, elles inventent quels fantômes, quelles voluptés, quelles chimériques douleurs?

Celles-là crient qu'elles sont des reines, mais sans royaume; des fées, mais sans enchantement. Le décor magique de leur forêt vide est dénué de profondeur.

Ce gémissement sans écho, ces bras tendus vers l'impossible me font pitié. Combien mon partage est plus doux.

Tu es l'ornement animé de ma vie. Où goûterais-je mieux qu'ici la chaude réalité de ta présence. Ô mon aimé, je ne veux rien attendre, ce trésor me suffit.

Il n'y a plus de miraculeuse aventure, plus d'impératrice qui fasse pleuvoir en riant les désastres, comme on secoue les prunes d'un prunier; il n'y a plus de déesses aux doigts blancs, seuls les doigts des statues sont blancs.

Avec des mains où le sang coule, prenons ce que donne la vie.
(«La Servante», 1-3)

D'emblée, le livre «annonce la couleur»: servir, là est le vrai bonheur. L'humble femme au foyer, dont la condition d'éternelle vestale répond à la «nature», fait don de sa personne au Maître (dont la majuscule est présente partout dans le texte; celle du mot «servante» est du reste à relever: elle souligne la distribution archétypale des rôles, l'homme en Maître, la femme en Servante). Comme Marie aux pieds de son-Seigneur, elle a choisi la meilleure part. Mais elle est Marthe tout aussi bien, qui s'active:

Responsable, j'interroge sans cesse la marche du soleil, n'ayant pas une minute à donner au jeu puéril, à la désolante paresse.
(«Humilité», 9)

Cette philosophie s'appuie sur une trinité: simplicité, solitude, silence. Voilà les vraies valeurs qui fondent une existence. Les gestes quotidiens, quand ils ne sont pas de tendresse soumise devant le sommeil de l'homme, de respect ébloui pour sa force virile, sont ceux des tâches simples: rompre le pain, ouvrir la fenêtre au matin, cueillir des champignons, s'écorcher aux ronces ou se poisser à la résine du bois de feu, «vie libre d'esclave, si ardente, si difficile» («Les Mains», 15).

Dans un cadre rétréci, mais qui constitue son royaume, la femme entretient des rapports privilégiés avec les objets les

plus humbles, le balai, le chiffon à poussière, le seau à récurer et l'eau savonneuse. Instruments d'un sacerdoce, ils sont investis d'une nouvelle dignité: transfiguré, le balai, ce « faisceau de racines blondes » (« Humilité », 8); glorifié, le seau à récurer où « le savon met sa bruissante écume et le scintillement des bulles éphémères » (*ibid.*). Plus loin, une rêverie métamorphose les légumes en objets de collection, jades, ivoires, porcelaines :

Et, cependant, s'il nous venait de la Chine un plat de tomates unique, d'un jade inconnu et sanglant, au milieu du salon le plus renommé, comme il trouverait sa place.

Si les doigts jaunes, menus et savants, avaient tiré de l'ivoire la chevelure embroussaillée du poireau et teinté soigneusement ses longues tiges trempées dans la mer, ni verte, ni bleue, l'admirable poireau recevrait les hommages, allongé sur le velours de la cheminée.

L'important chou frisé, en vieille porcelaine, ne se manie, hors de la vitrine, qu'avec un infini respect, mais vivant, lourd et serré, artistement plissé, le toucher ! (« Les Légumes », 47-48)

Sans insister ici sur le phénomène, amorcé par Baudelaire, de la réhabilitation des objets les plus simples (ou les plus horribles) en tant que sujets poétiques à part entière, on retiendra que cette attention aux humbles choses est d'abord au service d'une philosophie de la vie. Chez Marguerite Burnat-Provins, la préoccupation éthique prime presque toujours l'aspect esthétique. En d'autres termes, la simplicité de la vie et des objets qui la meublent est garante de sa valeur morale, la beauté même de ces objets étant un critère de la haute valeur éthique de l'existence choisie.

Dans la même ligne, le texte intitulé « Les Buffets » oppose deux sortes, ou mieux, deux races de meubles : les armoires de la Servante, que l'on a amenées

sur un char comme des princesses couchées. Toutes neuves, elles ont du sang dans leurs veines de rose merisier et les voici très droites en une attitude pleine de noblesse, ces hautes gardiennes de mes secrets (« Les Buffets », 53)

et les buffets qu'elle a fabriqués elle-même, « avec des caisses données par le boulanger qui tient une épicerie » (54). C'est là

qu'elle range ses provisions, en face desquelles les « secrets » ne pèsent pas lourd. Car les vraies richesses, ce sont les réserves de farine, d'huile et de sel. Entre les armoires aristocratiques et les plébéiens buffets, la Servante a choisi.

Dernier exemple du bonheur dans la simplicité, « Le Petit Banc » :

J'ai un petit banc fait de trois planches de sapin que le menuisier a ajustées un matin qu'il venait travailler dans la grange.

Pour coudre, j'y appuie mes pieds.

Serais-je plus heureuse s'il était en bois doré, couvert de point de Beauvais et brillant comme un bouquet sous ma pantoufle?

Serais-je plus heureuse si un valet me l'apportait? (« Le Petit Banc », 69)

Par ailleurs, la glorification de la solitude permet à Marguerite Burnat-Provins de développer la dichotomie qui lui est chère entre vie mondaine et vie retirée, dichotomie qui se double de l'opposition entre ville et campagne⁶. D'un côté les fausses valeurs du monde, l'agitation stérile; de l'autre le recueillement parmi les choses de la nature, le calme, la sérénité. Catarina la fâcheuse illustre parfaitement cela :

C'est une femme de cinquante ans, maigre, aux regards de fièvre; elle s'avance dans le chemin qui entend si peu de pas et, d'une étrange révérence, me salue [...] C'est l'agitation du monde où je ne vis pas, de la folie plein la chambre, dans mon air tranquille les ferments insanes, et moi, debout, devant cette femme qui a fait des kilomètres pour arriver jusqu'ici et ne veut plus s'en aller [...] Jusqu'à ce soir, adieu la paix. (« Catarina », 51-52)

Quant au silence, il est indissociable de la solitude; il permet d'entrer en communion avec le monde de la nature et des vraies richesses, de percevoir ses bruits essentiels :

Alors, j'écouterai vivre la lampe au doux sang couleur d'ambre, le Rat gratter dans la cuisine à petit bruit; mon oreille, vite tendue, est devenue fine, fine... Quand la lumière est éteinte, j'entends une goutte tomber au cœur de la bouillotte posée sur le plancher et le faucheur qui meut avec précaution le fil noir de ses pattes sur le mur crépi, j'entends le bougeoir qui se refroidit. (« Solitude », 135)

Aux lecteurs familiers des brûlants accents du *Livre pour toi*, ce chant du bonheur quiet paraît à la réflexion un peu suspect.

D'autres signes d'ailleurs ont tôt fait de nous alerter, failles et fissures dans le discours, lézardes dont je voudrais commencer par examiner les plus discrètes.

Dans «Philosophie», l'auteur résume sa vision du monde; mais elle le fait sur un ton curieusement réticent (c'est moi qui souligne):

Je me contente d'être une femme, d'aimer, de souffrir et de travailler. (55)

Voilà qui constitue un «programme minimum» et bien étri-qué, où le bonheur n'a guère de place. Plus loin, dans le texte précisément intitulé «Le Bonheur», on bute sur les expressions suivantes (c'est moi qui souligne):

Il faut que je demeure dans la maison où conduit le chemin herbeux, visible à peine, que bien peu de mes amis connaîtront. Je dois attendre le réconfort du seul caprice de la journée selon qu'elle se lève de bonne ou de mauvaise humeur. Je n'ai plus la table mise au milieu de la chambre [...] La Destinée m'enlève le droit de vous envier, possesseurs de trésors, quand elle me donne entiers les lingots purs des jours d'Eté. (31)

«Il faut», «je dois», autant d'expressions qui trahissent l'insatisfaction, et dans le même mouvement la volonté de camoufler une déception existentielle que l'on devine, le désir de travestir en choix un destin. L'abondance des tournures négatives, elle aussi, attire l'attention sur cette sorte de «jeu du contentement»⁷. Ailleurs, on rencontre quelque chose qui ressemble fort à de la dénégation:

Ne nous plaignons pas. Elle me plaît, ma vie, comme au cavalier téméraire, la jument ombrageuse qui cherche aux tournants de la route à lui broyer les os. («Les Mains», 15)

De plus, la maison du Cavrescio est située au milieu d'un pré «en figure de larme» («El Cavrescio», 16); elle recèle les souvenirs de ceux qui l'ont habitée avant la Servante, et parmi eux peut-être une «veuve sevrée d'un grand amour» (*ibid.*, 19). Cet étonnant demi-aveu, dont nous verrons l'importance plus loin, se renouvelle à l'occasion d'une description du village:

Comme c'est triste et pénétrant, ce tout petit village qu'on entrevoit en taille-douce, encadré de feuilles crispées, tranquille ermitage où seraient des veuves et des cœurs troués qui ont cherché cet abri sûr pour se refermer. («Au bord du lac», 127)

Le silence bâtit «un mur de verre autour de la maison» («Le Silence», 79) qui l'enferme dans une lourde solitude. Les amis ne viendront pas:

Personne ne traversera la prairie trempée, ceux qui savent mon nom sont loin, ceux qui m'aiment (en est-il vraiment?) se disent: Elle est là-bas, où? [...] Ils ne sont pas venus. L'été s'est écoulé sans un bonjour musical sur le seuil, sans une chaude poignée de main. («Solitude», 132)

La solitude s'est muée en exil. Et il n'est pas jusqu'à la vie pauvre et austère, si vivement exaltée, qui ne trouve sa négation:

J'aurais souhaité vivre dans une abondance d'enluminure, une belle vie doucement fléchie comme une guirlande de fruits et de fleurs où se glissent de fins animaux [...] une belle vie attachée d'année en année par une torsade relevée de perles et de rubis contre la muraille de marbre de ma destinée, pure et superbe ainsi qu'un temple voué aux dieux. («L'Heure», 65)

Souvenons-nous de l'épigraphe du livre, nouvelle pièce au dossier. Marguerite Burnat-Provins choisit une citation d'Horace qui précisément s'étonne de l'incapacité où les hommes sont de se contenter de leur sort. Cette citation nous oblige à (re)lire *La Servante* non plus dans la perspective de la plénitude sereine, mais dans celle d'une profonde insatisfaction.

Un autre indice nous conforte dans cette lecture: les souvenirs d'enfance, l'évocation d'Arras, la ville natale, brûlants regrets d'un temps et d'un lieu révolus. La mémoire s'anime à partir d'objets comme la lampe, ou les sabots, qui projettent la Servante dans un ailleurs merveilleux et perdu à jamais, lieu originel de l'énergie intacte et du bonheur premier. L'ici et le maintenant sont-ils donc si peu satisfaisants pour qu'il faille s'en évader avec de tels accents de nostalgie?

Ô ma vieille ville, [...] dors-tu toujours là-bas, dans le songe de ton passé glorieux [...] Ô jardin profond où j'ai joué pendant les

jours chauds des vacances [...] Ô plaine opulente et déployée sans fin, as-tu gardé le souvenir de mes extases en face de ton ciel [...] Horizon doux des Flandres perdues, vous rappelez-vous? («Solitude», 137)

Mais c'est qu'il manque quelqu'un dans ce livre, et c'est l'amant; il y manque aussi quelque chose, et c'est la passion. Constamment absent, absorbé par son travail ou enfoui dans le sommeil, l'Aimé ne répond plus. La figure centrale de l'amant, qui rayonnait au cœur du monde et en ordonnait les parties, figure harmonieuse et unifiante, mesure de toutes choses, a disparu. Le monde a volé en éclats, larmes et débris, il tombe en morceaux que ne suffisent pas à relier de pâles figures de substitution, le Soleil ou l'Été⁸. Qu'elle est loin, la belle saison de la rencontre avec Paul; le pauvre été d'aujourd'hui échoue à la faire revivre:

Qui étais-tu? Celui que j'ai connu là-bas, dans le pays comblé qui m'offrit tant de trésors, n'était pas ton frère, ce roi [...] Mon âme était un fruit lourd que fendait l'allégresse et qui s'épanchait en une savoureuse liqueur; j'étais l'arbre, l'épi, la terre, la chaleur; la corne d'abondance croulait et je voyais rouler à mes pieds tout l'espoir et toute la fortune d'un doux pays [...] N'ai-je pas dit les portes closes, les chambres fraîches et l'amour plein d'une attirante langueur, qui soupirait dans l'ombre vivante faite de désirs, d'émois reconnaissants pour tant de beauté, quand l'air n'était plus que le frôlement d'une main tiède, d'une chevelure dénouée. («Le Pauvre Été», 153-156)

Le souvenir poignant, lancinant comme une plaie qui ne guérit pas, de Savièse, ce pays de Cocagne, Eden perdu, et de l'été de la passion éclate ici avec violence. La Servante est bien «veuve», cœur «troué». L'allusion au *Livre pour toi* («N'ai-je pas dit les saintes litanies de la rosée [...] N'ai-je pas dit la pesanteur majestueuse de midi [...] N'ai-je pas dit l'extase amoureuse du lézard [...] N'ai-je pas dit les portes closes [...]», 155-156) nous conduit à lire *La Servante* comme la négation du *Livre pour toi*, comme un texte de crise qui tente de sublimer l'échec de la passion, de faire de la tiédeur un choix librement assumé. Si l'on reprend le premier chapitre, cité au début de cette étude, l'écho au *Livre pour toi* est déjà sensible. La Servante ne dira pas l'embrassement du cœur, car il ne flambe

plus, il est «une braise dans la cendre» («La Servante», 1). Elle ne dira pas le souffle puissant que possédait son âme, car elle n'est plus maintenant que frémissement de papillon :

Il n'y a plus de miraculeuse aventure, plus d'impératrice qui fasse pleuvoir en riant les désastres, comme on secoue les prunes d'un prunier; il n'y a plus de déesses aux doigts blancs, seuls les doigts des statues sont blancs.

Avec des mains où le sang coule, prenons ce que donne la vie.
(«La Servante», 3)

Le règne de la passion a pris fin. L'amour, «ce merveilleux désastre» («Solitude», 140) qui était «entré un soir d'été dans [sa] chambre» et avait «tout brisé et jeté par la fenêtre les choses d'autrefois» («Désastres», 160), l'amour l'a trahie, abandonnée.

Livre funèbre (nombreuses sont les méditations sur la mort, cet ultime démembrement, cet éparpillement du corps et de la conscience que préfigure le monde éclaté de la passion morte), thrène, pavane pour un grand amour défunt, *La Servante* est «Le Livre sans toi»⁹.

Reste l'art. Quel rôle jouent l'écriture et la peinture dans ce constat d'échec de la passion? Quel rapport entretiennent-elles avec la vie?

Sur le plan de la théorie esthétique, des textes comme «Je veux chanter» ou «Consolation» constituent un «art poétique». On y retrouve l'opposition déjà mentionnée entre ville et campagne, littérature savante et «poésie en robe de toile» («Les Légumes», 48), vision réactionnaire évidente (il faut détruire les signes du progrès: téléphone, électricité, chemin de fer) accompagnée d'attaques contre les modes et la critique. Les savants ignorent tout; la nature est seule dépositaire de toute science. Car la nature *est* l'art, qui se contente de l'imiter. Dans «Les Légumes», l'attaque contre les critiques est réjouissante de verve et de joyeuse férocité:

Ah! petits criticaillons, les pâlots, les névrosés, laissez tomber votre plume. De la critique, on en fait trop, on n'en fait plus. Ce fut un art, c'est un métier hâtif qui se gâte et c'est aussi du temps perdu.
(«Les Légumes», 49)

Le modèle esthétique de Marguerite Burnat-Provins, c'est donc la vieille chanson populaire:

Je veux chanter pour moi-même, ni en prose, ni en vers, une chanson qui ne soit point attachée au bout de chaque ligne, avec une épingle de sûreté. («Je veux chanter», 92)

On croirait entendre Alceste: «La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.» Esthétique qu'illustrent parfaitement les *Chansons rustiques* parues en 1905.

Mais une autre note résonne dans «L'Œil du Coq». Au détour d'une rêverie à propos de deux objets sculptés par un artiste italien, un coq et une poule, Marguerite Burnat-Provins reconnaît son échec sur le plan artistique. Elle n'a pas, comme le sculpteur de Bergame, su trouver sa propre voix: «une primitive formule robuste, sans détail, d'un modèle affranchi et propre à tous les temps» («L'Œil du Coq», 146-147); la faiblesse de son œuvre apparaît, car elle ne s'ancre pas puissamment dans le réel:

Tombé le simulacre qui voulait être beau de cette beauté fautive conçue hors de la vie, résultat frelaté de vaines songeries [...] Pétrie d'une argile trompeuse, étayée par des fers qui trahissent son poids, voici que l'œuvre fléchit, croule et ne se relève pas [...] J'ai compris trop tard [...] Je n'ai rien sculpté dans le chêne fort et, là-dessous, le bon et le mauvais se mêlent dans la glaise du premier jet. («L'Œil du Coq», 147-148)

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus ici, de la sévérité envers soi-même, de l'exigence ou de la lucidité. Mais ces hauteurs sont difficiles à fréquenter longtemps. Le repli ne se fait pas attendre et ne nous surprend pas; l'âge est venu, l'énergie de la jeunesse s'en est allée et seul le destin de servir convient désormais à la Servante: refuge dans la vie, pour échapper à l'échec de l'art. Mais nous savons maintenant que la vie, elle aussi, est décevante. Comment sortir de ce vertigineux va-et-vient, sans tomber dans la folie ou la mort?

«Consolation» (titre révélateur) tente de pousser une autre porte. L'homme crée de la beauté (musique, peinture, poésie) à partir des splendeurs de la nature. Cet acte créateur le remplit de bonheur, l'allège, le purifie:

l'art, la nature et la vie se lient, se pénètrent [...] Il n'est plus de peine. Mon âme imprégnée de cette magie, par la grande joie profonde comme une blessure, laisse couler le miel dont elle est pleine. («Consolation», 108)

Mais cette tentative d'harmoniser les deux pôles de la vie et de l'art est unique dans le livre. Elle est d'autant moins convaincante que «Consolation» est immédiatement suivi d'un texte intitulé «Ecrire», où l'activité littéraire est clairement désignée comme un palliatif, quand la vie fait défaut :

Ecrire: un vice peut-être, une faim retournée, la domination sur la parole muette qu'on écrase au long de la page avec le tourment rejeté.

Ecrire quand l'âme sue et que le sang lui-même trempe la plume au bout des doigts.

Ecrire quand on étouffe, oui. («Ecrire», 109)

L'écriture comme une «faim retournée», l'image est forte et dit à nouveau combien la frustration de la Servante est intense. Alors, l'art serait-il quand même un recours contre la vie? Non, car la vie primera toujours l'art :

Ecrire quand on étouffe, oui. Mais si l'on possède un ami véritable qui vous montre la flamme, se rendre au geste intelligent de ce véritable ami. («Ecrire», 109)

En d'autres termes, si la vie vous comble, brûlez vos écrits. Le mot «flamme» vient tellement à point ici qu'on croit rêver : si la passion fait irruption dans votre vie, sacrifiez-lui l'art, sans hésiter. Ainsi, au terme de ce détour du côté de l'expression artistique, nous retrouvons l'échec de la passion. Et comme, pour Marguerite Burnat-Provins, la vie prime l'art, la boucle est bouclée, le piège refermé.

Ainsi, sous un discours qui exalte une forme de bonheur quiet, le livre de Marguerite Burnat-Provins tient un autre langage, douloureux aveu d'une frustration que rien ne peut combler : la perte de la flamme amoureuse. *La Servante* est une tentative de persuasion qui tourne court : le masque se craquelle, tombe et met à nu la souffrance profonde de celle qui, bientôt, adoptera comme devise : «Tout ou rien».

Après ses séjours helvétiques, Marguerite Burnat-Provins voyage; elle finit par se fixer près de Grasse, où elle achète une maison. Elle continue à écrire, à dessiner, à peindre, jusqu'à sa mort, survenue en 1952. Son œuvre est inégale, sur le plan pictural aussi bien que littéraire. Cependant, çà et là, au gré des citations, on aura retenu quelques bonheurs d'écriture, qui inciteront peut-être les lectrices et les lecteurs à y aller voir de plus près.

Catherine Dubuis
Université de Lausanne

ŒUVRES DE MARGUERITE BURNAT-PROVINS

- Petits Tableaux valaisans*, Vevey, Säuberlin et Pfeiffer, 1903.
Heures d'automne, Vevey, Säuberlin et Pfeiffer, 1904.
Chansons rustiques, Vevey, Säuberlin et Pfeiffer, 1905.
Le Chant du verdier, Vevey, Säuberlin et Pfeiffer, 1906.
Sous les Noyers, récit, Vevey, Säuberlin et Pfeiffer, 1907.
Le Livre pour toi, Paris, Sansot, 1907.
Le Cœur sauvage, roman, Paris, Sansot, 1909.
Cantique d'été, Paris, Sansot, 1910.
La Fenêtre ouverte sur la vallée, Paris, Ollendorff, 1911.
La Servante, Paris, Ollendorff, 1913.
Poèmes de la boule de verre, Paris, Sansot, 1917.
Nouveaux Poèmes de la boule de verre, Paris, Sansot, 1918.
Vous, Paris, Sansot, 1919.
Poèmes troubles, Paris, Sansot, 1920.
Le Livre du Pays d'Ar-Mor, Paris, Ollendorff, 1920.
Heures d'hiver, Paris, Emile-Paul, 1920.
Poèmes de la soif, Chiberre, 1921.
Poèmes du scorpion, Chiberre, 1921.
Le Voile, roman, Paris, Albin Michel, 1928.
Près du Rouge-gorge, Lille, Ed. de la Hune, 1937.
La Cordalca, Lyon, Ed. Provincia, 1943.

NOTES

¹ Voici le portrait qu'en fait André Gide, dans une lettre à Francis Jammes du 5 mai 1905: «Une extraordinaire créature [...]; elle a l'air d'une

créole et de vivre sous un cocotier, et elle est flamande. Elle vit complètement seule, à Vevey, dans un merveilleux atelier qu'elle s'est fait construire par son mari, qui est architecte. Elle a un grand chien et cultive elle-même son jardin...»

² Voir la bibliographie *supra*.

³ Marguerite Burnat-Provins, *Le Livre pour toi*, Lausanne, Bibliothèque romande, 1971, p. 9.

⁴ Registre que Marguerite Burnat-Provins avait déjà utilisé avec éclat dans son action pour la sauvegarde des paysages suisses, d'où naîtra le Heimatschutz; voir en particulier «Les Cancers», article paru dans la *Gazette de Lausanne* du 17 mars 1905, et reproduit dans le *Cahier de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins*, n° 3, 1990.

⁵ Marguerite Burnat-Provins, «Les Légumes», in *La Servante*, Paris, Ollendorff, s.d. [1913], p. 47. Dorénavant, le titre du chapitre et l'indication de la page, entre parenthèses, suivront les citations tirées de cette édition.

⁶ Il y a chez Marguerite Burnat-Provins une dichotomie très prononcée entre les valeurs de la ville et celles de la campagne (ou de la montagne), négatives pour l'une, positives pour l'autre, dichotomie qui sous-tend en particulier son discours passéiste; à cet égard, la lutte pour l'égalité des droits est reliée de façon significative à la violence des villes: «Les cris égalitaires montent des rues banales, la haine et la violence flambent sur les places des villes [...]» («Humilité», 10).

⁷ Quelques années plus tard, Marguerite Burnat-Provins se passionnera pour la Méthode Coué.

⁸ Figures que l'auteur tente d'animer en adoptant le procédé de la personification et de la prosopopée, moyens rhétoriques hélas! bien vieillissés; ces passages sont les plus datés.

⁹ Il est très frappant de trouver dans *Le Livre pour toi*, chant LXXVI, un texte qui offre déjà les mêmes accents que ceux de *La Servante*, comme si l'auteur avait pressenti la retombée de la passion qui la lie à Paul: «J'entends le marteau du forgeron sur l'enclume, je vois des oiseaux dans des cages d'osier, des marmites de cuivre pendues dans les cuisines, près des oignons aux beaux reflets et des jarres vertes et rouges posées sur le sol à côté des cruches renflées.

Ces humbles choses évoquent le logis ignoré que je veux habiter un jour avec toi, pour te donner le travail de mes mains, tout l'amour de mon cœur, toute la force de ma vie» (*op. cit.*, p. 112).